

La bibliothèque et le corps

De la bibliothèque, on a souvent exalté la sensualité – odeur des papiers et des cuirs, miroitement des encres, douceur des bois – ou encore les attraits spirituels – calme, éveil, harmonie. Plus rarement est évoquée l'expérience corporelle qu'elle dispense, entre application et abandon, ignorance et maîtrise, suspens et jouissance, au cours même de l'étude et de la lecture. Une brève microphysiologie du corps en bibliothèque par l'écrivain Arlette Farge.

A priori, rien de vraiment remarquable dans une bibliothèque : de longues tables, de hautes fenêtres, des espaces assez bien répartis, des lampes individuelles et, bien entendu, des livres, du papier et des ordinateurs – on les dit indispensables. Bien sûr, elle abrite en ses murs des êtres humains, hommes et femmes, mais tous sont docilement penchés sur l'ouvrage ou le manuscrit et se distinguent mal les uns des autres ; ils bougent à peine, feuilletent ou transcrivent, cliquent ou recopient, au pire ils chuchotent, tous alignés les uns à côté des autres, les uns derrière les autres. Quelques déplacements furtifs s'accomplissent dans les travées, soit pour aller chercher un livre, sortir sur le palier, atteindre la « machine à café », déposer une fiche sur le bureau du conservateur. Cela avec calme, sans bruit et sans précipitation.

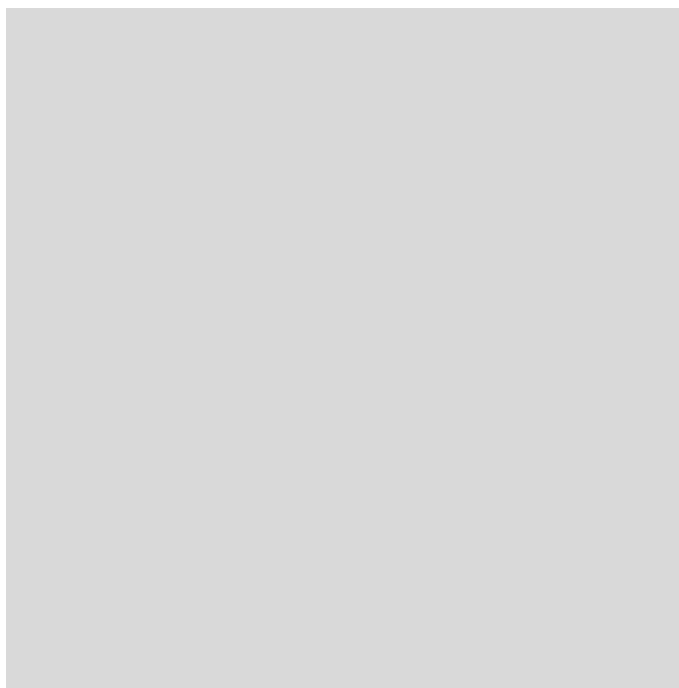
Une bibliothèque est d'abord un lieu peuplé de fantômes, d'habitants presque sans visage, les yeux baissés. Ce pourrait être le rêve benthamien d'un panoptique totalement réussi, ou une vision éliásienne dans son pur achèvement. Ce serait l'avènement définitif des corps dociles, des corps assagis à l'ouvrage, tant désirés par certains penseurs, et des esprits futurs transmetteurs ordonnés d'un avenir qui se devrait d'être harmonieux.

La reconnaissance du ventre

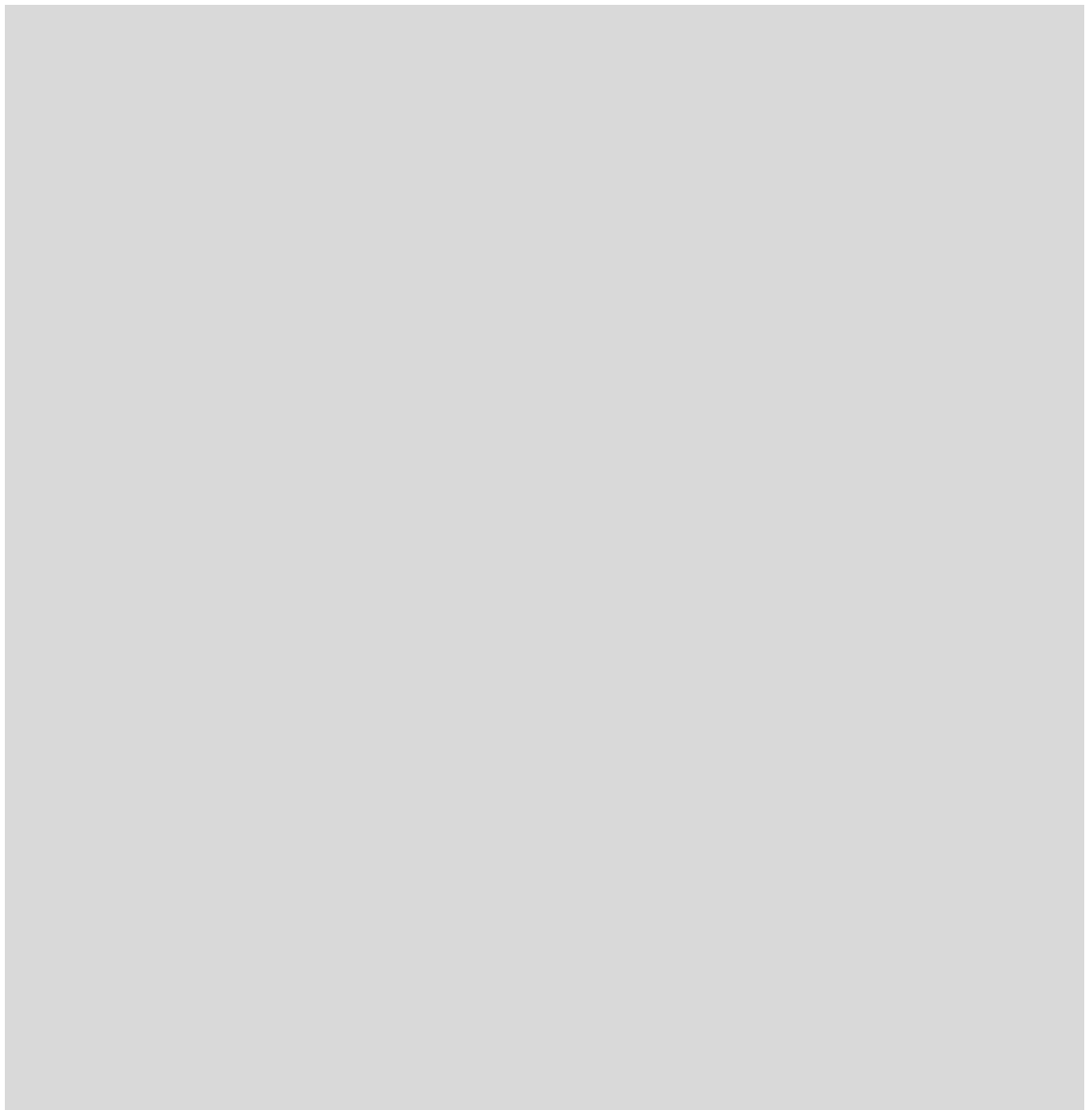
Si travailler en bibliothèque est une expérience corporelle – si bien décrite ici par Arlette Farge –, elle pourrait bien être aussi celle d'un corps à l'intérieur d'un autre corps...
La littérature aime à faire de la bibliothèque un être vivant, moitié humain moitié animal. Et la rêverie bibliothéconomique se fixe de façon récurrente sur le ventre... Ventre de la gestation, auquel tant de bibliothèques empruntent la forme de leurs salles de lecture – rondeur, pénombre, acoustique amortie –, comme pour faire baigner les lecteurs dans une sorte de bain amniotique de culture qui est sans doute pour beaucoup dans leur sentiment de protection et d'harmonie... Ventre de la digestion, aussi. La bibliothèque ne collecte pas, elle avale. Elle ne traite pas, elle mâche. Elle ne conserve pas, elle digère. La métaphore physiologique s'arrête souvent ici. Rêverie d'une nutrition sans rejet, d'une digestion que n'achève jamais aucune excrétion. Qui redit à son tour, et mieux que tout autre, que la bibliothèque conjure sans fin la perte et la mort.

Denis Bruckmann

Satisfaisante et presque véridique, cette image pourtant se décompose très vite, telle une photo de mariage laissant pressentir autant d'élan d'amour que de désastres affectifs, et que ceux qui la verront plus tard regarderont avec quelques sourires entendus. La bibliothèque est ainsi : une énigme, un creuset de passions invisibles et étouffées où s'inaugurent les doutes et où le vent de l'ignorance souffle à vive allure. Il faut être sot pour croire qu'en ce lieu, les gens ont l'assurance et le calme, car, de fait, ils ne savent pas et s'en désespèrent. Leur corps en premier reçoit cette information fondamentale : celle de la méconnaissance. C'est cela qui, en premier, déchire l'air : l'effort des corps pour comprendre, savoir, retenir et mesurer pas à pas la distance entre ce qu'il leur est demandé de faire ou de lire et la pâle construction de leurs esprits. Le corps se loge en bibliothèque pour épouser



Bordeaux, bibliothèque centrale ; photographie de Bernard Descamps



Pierre Mercier, *Épreuve de lecture*, 1983;
série de neuf photographie

Bordeaux, fonds régional d'art contemporain, collection Aquitaine, Inv. 85-172

l'attitude physique de l'être appliqué qui bientôt saura, et les gestes s'adaptent à cette position mentale de l'attente. Le silence est de mise, de même que l'infinie discrétion; avalé par l'atmosphère, le corps ressent à peine le battement de son cœur tandis qu'il force son front, ses yeux et son cerveau à devenir ses compagnons les plus proches, ses premiers outils. Lire suppose de voir, de tourner des pages ou d'observer un écran; lire suppose le lent suspens du corps pour ne vivre qu'avec ce qui est écrit devant vous. Dans ce mouvement souvent crispé, rarement hâtif, sauf lorsque se feuilletent les encyclopédies et les dictionnaires, il y a prise sur le temps, arrêt sur la typographie et soumission aux règles académiques de la prise de notes, de la logique et des interprétations inventives. Les mains sont les plus mobiles, elles touchent si

souvent, par petits instantanés, le visage et les cheveux que, photographiés de face en rangée, les lecteurs ressemblent forcément à d'étranges monomaniaques : ici, une main glissée sous le menton, plisse abusivement les traits, deux doigts qui tortillent une boucle de cheveux puis l'abandonnent laissent à la lectrice une tête de Sioux, les yeux frottés par mouvements saccadés ou la toilette frénétique des lunettes sont autant d'automatismes qui révèlent la contrainte, la difficulté et la peine. L'épaule droite se fige en crampes et les pieds se tortillent aux barreaux. Ici, tout ce qui fait le plaisir du travail chez soi n'est qu'un souvenir : la tasse de café, la cigarette, les trois pas dans le couloir et la lecture rapide du journal n'ont en ce lieu aucun sens, aucun droit. Le corps est raisonné, raisonnable; d'ailleurs, je sais qu'il mime. Il mime la position idéale

pour n'être point soupçonné de manque d'ardeur au travail, dès que le savoir lui échappe ou que l'ennui le guette. Il mime l'intérêt et la passion au moment même où bâille la bouche et où le coup d'œil rêveur sur les frondaisons ne ment guère. Oui, il mime, car rien de pire que d'être pressenti par l'autre voisin comme n'ayant pas la maîtrise de ses recherches. L'égaré visible de l'esprit, la non intelligence sont les péchés capitaux majeurs de ces assemblées assignées à la réussite, au diplôme, éventuellement à la carrière, quelquefois à la publication d'un livre.

Quelque chose m'étreint d'avoir toujours compris qu'en bibliothèque, si le doute existe, il est non seulement invisible mais forcé à n'exister point; quelque chose m'étreint d'avoir toujours compris qu'en ce lieu de sagesse et de savoir, le corps doit imiter ces deux concepts, sans que rien ne transparaisse du contraire. Bien entendu, cela donne aux lecteurs une douce et sereine apparence d'égalité entre eux, et le professeur au Collège de France penché sur sa table ressemble au lecteur novice ou à l'étudiant en maîtrise. Mais pour que cette phrase soit totalement véridique, il faut malgré tout que le professeur au Collège de France soit effectivement en bibliothèque...

Corps apparemment apaisé, corps sans monstration, corps courbé, tout indique que le jeu de la science ne peut s'organiser qu'en ayant dominé les corps, en leur ayant retiré l'expression et la gestuelle, et les bénédictins du Moyen Âge le savaient bien, qui aimaient aussi les lueurs des bougies sur les manuscrits parce qu'elles faisaient chanter les couleurs et bouger artificiellement les lettres et les dorures des enluminures. Ainsi ces corps organisent un grand corps, un corps presque collectif, qui ressemble à la petite houle de mer, celle qui n'effarouche pas le pêcheur; elle est ici sans clapotis, sans oiseaux, ferme et douce, accaparée par son seul mouvement et, sans doute, sa pérennité. La salle de bibliothèque est une lente vague de silence qui a mis sous son boisseau le rire, les baisers, les grands gestes et la rapidité de la marche à pied. Qui oserait courir ici?

Cette vision monacale, quasi carcérale, de corps adonnés au travail par la force d'un espace qui induit l'assagissement et une certaine immobilité ne rend pas compte de ce qui appartient aussi au corps, et dont il est de bon ton de parler si peu : c'est-à-dire le plaisir, l'extase, le bonheur, l'émotion, voire l'indignation. Un monde secret de passions exacerbées se loge dans ce calme pour en troubler la paix et organiser de toutes autres cérémonies ou de bien grandes douleurs. Car chercher, lire, interroger, se laisser convaincre, être abîmé dans le plus pur plaisir des mots, c'est ressentir des « vibrations physiques » inouïes, des stupeurs de grande ampleur. Parfois même, on touche ou croit toucher le sublime et le corps s'en ressent, sans le dire, sans l'exprimer. Quasi inerte, il retient l'émotion, la joie, la douleur et la surprise, et celles-ci irriguent tout son être, comme dans une curieuse intimité de soi à soi, modeste, mais ployée par l'infinie beauté des

formes humaines et scripturaires. Alors, l'air de la bibliothèque vibre, entre immobilité des corps et révolution des sensibilités, ce lieu secret où se fabrique un peu de création ajoutée à celle que l'on a timidement visitée pour s'en imprégner. Comme on ne peut ni rire, ni crier, ni appeler son voisin pour lui faire partager la beauté des choses (ça m'est pourtant arrivé), le corps connaît un bien-être à nul autre pareil. Le temps s'arrête, non pour s'emplier de certitude, mais d'une fragile et courte méditation. Celle-ci emplit l'air des poumons, décontracte les muscles, laisse le corps pantois d'une telle surprise bienfaisante. Dans les bibliothèques, par moments, les sentiments ressentis sont si intenses qu'il sera bien rare de pouvoir les transmettre à autrui. Ils appartiennent à l'alchimie la plus secrète qui s'organise entre l'intelligence et le cœur, la beauté et le désespoir de voir celle-ci s'enfuir au fil d'autres lectures moins efficaces.

Ce suspens peut appartenir à tous; il n'est pas le privilège du savant, du vétéran. Il est l'accident qui vient vers celui qui a laissé son corps s'adoucir par le calme de la bibliothèque et rester dans la forme la plus aiguë de l'éveil, celui qui sait capter l'intensité des proses et des mots, des images et des textes, des paroles disant les joies et les événements. Alors, cœur ouvert aux partages de ceux qui ont écrit avant nous, pour transmettre quelque chose que nous n'aurions pas su, le corps s'élance dans le frêle interstice des joies pures et étonnées. Celles qui sont les plus belles justement parce qu'elles sont étonnées.

Peut-être alors le corps, à son insu, se redresse-t-il un peu, et voici les yeux s'échappant du cadre livresque pour regarder les autres, les surprendre dans leurs propres émotions, aimer le bruit étrange de la feuille, du crayon à papier et de l'ordinateur. Les yeux s'attardent dans le regard des autres pour comprendre mieux ce qui survient aux nôtres embués d'émotion d'avoir lu et ressenti. Les yeux s'égarer dans le besoin de partager l'intime et de le garder pour soi : le voisin est aussi celui qui mime, celui qui doute, celui qui, par moments, se creuse d'un doux plaisir. Car de quoi s'agit-il dans les bibliothèques, si ce n'est de découvrir des lieux rares et secrets, où la folie et l'utopie des hommes se sont liées à leur désir de bonheur, pour créer du tout autre, de l'inédit, peut-être même de l'impensé? Dès lors, le corps se meut mêlé imaginativement au corps des autres pour parvenir à cette pleine étrangeté qu'est l'apparition, comme dans un hologramme, d'une figure de l'humain bougée et fixe, trouble et translucide, où se lirait peut-être une part de l'amour dont on nous a si souvent dit qu'il existait.

Arlette Farge

Directrice de recherche au CNRS, enseignante à l'EHESS, productrice de l'émission « L'histoire autrement » sur France Culture; elle a notamment publié *Le Goût de l'archive* (Seuil, 1997).